

Table des matières

Prologue	
À propos de la doxologie	7
I Du principe de Protagoras	15
II L'essai de Ludwik Fleck	39
III Problématique de la connaissance – étude critique.....	63
IV Doxologie.....	79
V Pourquoi la <i>doxologie</i> ? Un programme de recherche	117
Bibliographie.....	129

Prologue

À propos de la doxologie

Lorsqu'un lecteur se plonge dans une étude philosophique sur la connaissance que les hommes génèrent et se transmettent, celui-ci s'attend probablement à découvrir une énumération distincte et précise des différents types de connaissance : théorique, pratique, relevant des sciences naturelles, des sciences humaines ou encore connaissance intuitive, discursive, etc. Le moins que l'on puisse exiger d'une semblable étude, c'est de pouvoir y trouver une distinction claire entre *connaissances* et *préjugés*, entre *savoir vrai* et *pures hérésies* – ou formulé autrement : il devrait être au moins possible d'exiger qu'une recherche philosophique sur la connaissance puisse prendre sa source au sein d'une distinction entre *épistémè* et *doxa*.

Je me propose pourtant d'explorer une autre voie. Au cours du vingtième siècle, la séparation nette entre *savoirs interprétatifs* et *savoirs factuels*, ainsi que celle entre *comprendre* et *expliquer*, se sont révélées

insoutenables – tout au moins, et pour s'exprimer avec prudence, dans la mesure où chaque fait est le résultat d'au moins une interprétation, et que chaque interprétation découle au moins d'un fait. Par ailleurs, nous avons de nombreuses notions différentes de la forme de connaissance que nous recherchons, qu'il s'agisse de connaissances ayant trait à la vie quotidienne – comme le fait de savoir cuisiner – ou de connaissances appartenant proprement aux différents registres scientifiques, comme des « faits historiques » ou des « arguments valides ». À faire ainsi un amalgame irréfléchi de ces formes de connaissance – aussi disparates que singulières –, en les soumettant à des rubriques comme celles de « connaissances pratiques », de « sciences naturelles » ou bien encore de « sciences humaines », on court le risque d'estomper les caractéristiques spécifiques de ces différentes formes de connaissance ; et, dans le même temps, on encourt un autre risque : celui de laisser dans l'ombre des similitudes qui passent ainsi inaperçues. Chaque tentative pour différencier, par exemple, la connaissance des sciences humaines des autres formes de connaissance (ou façons de générer des connaissances), chaque tentative pour camper résolument dans une opposition entre *description* et *interprétation* aura donc seulement pour conséquence, une fois de plus, de reproduire une catégorisation acquise par l'usage – avec tout ce que cela implique d'acceptation de présupposés et de valeurs épistémologiques.

La nouvelle voie que je tente d'expérimenter ne débute donc pas par une ségrégation entre, d'un côté, une connaissance dite « au sens propre » et, de l'autre, une connaissance qui serait réputée « impropre ». Elle ne débute pas davantage sur des idées préconçues sur un fondement prétendu de la connaissance, ni n'a pour ambition d'établir un but, un *telos* pour la connais-

sance humaine. Mon approche débute, au contraire, par une question : Quel *sens* donner au fait que toute la connaissance humaine – qu’il s’agisse de notions théoriques ou d’acquis pratiques – est justement une connaissance humaine ?

Cette question n’est en rien novatrice ou originale. Mais en la formulant aujourd’hui, dans un contexte épistémique où l’incertitude et l’instabilité que nombre d’entre nous non seulement entrevoient, mais ressentent et reconnaissent, j’espère pouvoir saisir quelque chose d’important bien que fugace concernant nos connaissances. Pour esquisser un rapide résumé du raisonnement de ce texte, je dirai que le fait que j’évoque la « connaissance humaine » de préférence à la Connaissance, aux Faits ou à la Vérité, a pour finalité de renoncer à toute illusion de stabilité, de fondement absolu ou de but inévitable. De même que je pense qu’à travers une telle démarche, il nous est possible d’accéder à une meilleure compréhension de nous-mêmes, en tant qu’êtres recherchant de la connaissance. Cette compréhension, cette possible compréhension, nous en avons toujours eu de fait l’intuition – depuis les premiers sophistes et les sceptiques, en passant, par exemple, par Montaigne jusqu’aux penseurs relativistes et constructivistes contemporains. Néanmoins, je me demande si ce n’est pas seulement aujourd’hui, suite aux débats du vingtième siècle qui mettaient en cause les notions reçues de la connaissance et de la subjectivité, qu’il est devenu possible pour la première fois de formuler cette approche comme une authentique alternative au fondamentalisme épistémologique qui fut jusqu’ici malgré tout dominant.

Dans cet essai, j’espère pouvoir apporter ma contribution à un tel concept. Tout en procédant à une réévaluation, dans leur antinomie classique, des termes *doxa* – ce que nous croyons du monde et de nous-mêmes – et

épistémè – ce qu’il en est en réalité –, et en soutenant que toute connaissance est intrinsèquement *doxique*, je tente d’esquisser une autre forme d’enseignement de la connaissance – une *doxologie*.

Mon souhait est qu’une approche doxologique de la connaissance et des connaissances (c’est-à-dire appréhender et présenter nos connaissances comme étant par essence volatiles, composites et parfois contradictoires, ainsi que cela a toujours été) permettra de donner droit de cité à la connaissance humaine dans ses aspects théoriques aussi bien que pratiques. Autrement dit, autant envers le fait que nous sachions que deux et deux font quatre, qu’envers les pratiques du savoir et les compétences scientifiques décisives, comme le pouvoir de discerner ce qui constitue un argument, un fait ou une assertion intéressants, présentés en relation à une question particulière, ou celui d’écrire et de s’exprimer clairement dans un environnement complexe, ou encore celui de lire et d’appréhender des écrits aussi bien littéraires que scientifiques, etc. Il est à l’évidence délicat de décider, puis de définir avec précision, toutes ces connaissances et propriétés, d’autant que celles-ci induisent un recours non négligeable à un savoir-faire non discursif. Cependant une détermination claire et originale de la Connaissance est loin de représenter l’objectif d’une doxologie. Au contraire, si on veut développer une façon d’appréhender la connaissance et les connaissances pour ce qu’elles sont – car, comme je l’ai déjà signalé, la connaissance est toujours multiple et multidimensionnelle –, il est probablement nécessaire de se détourner de toute prétention absolutiste et péremptoire. En bref, il est nécessaire de mettre en œuvre un détournement dans la théorie de la connaissance et d’abandonner des certitudes épistémologiques présumées acquises, d’accepter qu’il ne soit pas possible de définir une séparation nette

et précise entre le véritable savoir et de purs préjugés et, ainsi d'abandonner l'épistémologie au profit d'un enseignement de la connaissance humaine présumée, admise et truffée de préjugés : la doxologie.

Un tel enseignement comporte bien sûr un grand nombre de difficultés, et ce, à différents niveaux. J'espère que nombre de celles-ci apparaîtront moins tenaces et résistantes à la fin de cet exposé, bien qu'il me soit nécessaire, dès à présent, d'en citer au moins une, sur laquelle je serai amené à revenir en plusieurs occasions : l'insurmontable problème de la terminologie. Cette difficulté est relativement simple à décrire : afin de pouvoir parler de la connaissance, il est nécessaire de recourir à des termes, expressions et autres notions qui sont à notre disposition, mais qui ne sont pas complètement neutres. Le plus souvent, ces termes ont été conçus afin de servir et d'exprimer une vision de la connaissance dont la doxologie tente précisément de s'affranchir. Cela concerne aussi bien le terme même de *doxa* (qui, au sens strict, est incompréhensible sans sa relation dichotomique avec celui d'*épistémè*), qu'une expression qui semble parfaitement intelligible à première vue : par exemple, que toute connaissance est « intrinsèquement doxique ». Une telle formule signifie qu'une connaissance doxique constitue bel et bien une authentique connaissance (tandis qu'une connaissance épistémique n'est qu'une chimère), et tend à suggérer autant qu'à introduire de nouveau le type de distinction même à laquelle la doxologie tente d'échapper. Le vocabulaire philosophique, ainsi que l'approche classique des questions liées à la connaissance, constituent tout simplement un obstacle envers une approche doxologique. Certains trouveront sans doute que des expressions comme « connaissance impropre » ou « connaissance doxique » sont, en elles-mêmes, contradictoires. Je ne peux guère y remédier

sinon en signalant ici, en préambule à cet exposé-et en nourrissant l'espoir que celui-ci puisse offrir une dimension nouvelle à ces termes et à leur contenu sémantique, mon point de vue et mon ambition : je tente de m'exprimer de telle façon que l'approche et la vision de cette connaissance que je préconise, ne puissent tomber prisonnières de chausse-trappes linguistiques, en utilisant notamment des majuscules pour des termes comme Connaissance, Vérité, etc., lorsque j'ai recours à leur interprétation « métaphysique ». Abandonner complètement le vocabulaire conventionnel n'est pas non plus possible ou souhaitable. Où dans le langage pourrais-je tracer une séparation entre des termes réputés « entachés » et d'autres « vierges » ? Une pareille séparation ne serait-elle pas précisément l'expression de la distinction que j'ai évoquée, et à laquelle j'essaye d'échapper ?

Il n'est pas question, pour la doxologie, de démontrer qu'il n'y a aucune Connaissance justifiant alors qu'il n'y ait rien à savoir. Bien au contraire, nous sommes tous conscients du fait que nous avons des aptitudes et des connaissances, et que celles-ci se distinguent d'élucubrations fantaisistes et de nos fantasmes. Nous avons tous besoin de pouvoir faire la différence entre *savoir* et *croire*, entre deviner et faire une conclusion, et afin de pouvoir y parvenir, il est indispensable d'avoir recours à des termes qui soient à notre disposition. Ce que dit la doxologie est simplement que ces différences doivent être comprises comme étant immanentes à la connaissance humaine et au monde humain. Celles-ci n'ont ou ne peuvent pas trouver leur justification, leur mesure ou leur légitimité en un quelconque autre endroit qu'à l'intérieur de la sphère humaine, c'est-à-dire dans la *doxa*, qui est créée par nous autres humains. C'est la raison pour laquelle la doxologie doit également être descriptive, et qu'il est nécessaire de trouver une

façon de décrire et de comprendre la *doxa* sans pour autant abandonner ces domaines. C'est pourquoi, dans la partie du livre où cette perspective constitue la question essentielle, « La rhétorique en tant qu'outil doxologique », je tente ainsi de démontrer comment la rhétorique pourrait être libérée de son rôle traditionnel, comme art ou pratique de persuasion, et être ainsi utilisée comme un outil d'analyse doxologique. L'exposé qui suit est donc une première tentative pour illustrer une compréhension doxologique (immanente si l'on préfère) de la connaissance et de notre monde.

Quelques mots à propos de la structure de cet essai. J'imagine que dans ces différents chapitres, il est question d'encercler, de reformuler et peut-être même de répéter (mais alors avec l'espoir que ce soit autrement et avec un éclairage nouveau) une seule et même question : quelle signification donner au fait que notre connaissance ne soit qu'humaine ? Qui plus est, je me figure mon propos à l'image d'une spirale qui, à l'issue d'une circonvolution, ne reviendrait pas terminer sa course à son point de départ – du moins pas exactement au même endroit.

Dans le premier chapitre, je tente d'esquisser ce qu'impliquerait aujourd'hui le fait d'être un disciple de Protagoras, en adoptant alors son point de vue sur la connaissance, et je dessine les premiers contours de la doxologie. Au chapitre II, je m'appuie sur Ludwik Fleck afin de nuancer cette esquisse. Au chapitre III, j'explore la façon dont une approche doxologique protagoréenne de la connaissance se différencie de l'épistémologie classique. Le chapitre IV définit et nuance le concept de *doxa*, et démontre, comme je l'ai déjà annoncé, que la rhétorique antique peut être utilisée au sein d'une recherche doxologique de la connaissance, et il précise comment cela peut fonctionner. Enfin, au chapitre V, je conclus, à la manière d'un programme de recherche,

en formulant quelques-uns des problèmes qu'une doxologie doit affronter.

Si je réussis à rédiger un exposé qui ferait le tour de cette question, j'espère que ce livre, sans en apporter de réponse définitive, pourra cependant proposer une approche différente, un peu plus claire et sans doute parallèlement plus problématique, diversifiée et séduisante.